

La succession des tentatives de néantisation de la figure de Georges Guingouin en quatre verbes : supprimer, diffamer, oublier, minorer.

A croire « qu'un spectre hante » certains, dans la durée : celui du courage de Georges Guingouin. Selon les circonstances des temps les stratégies ont varié, mais l'intention est demeurée la même : anéantir l'événement Guingouin.

1-Supprimer physiquement fut tenté à deux reprises, pendant le maquis, puis dans l'immédiat après Libération. La solution était radicale, mais ses instigateurs échouèrent, en raison des précautions prises par Guingouin dans le premier cas, et grâce à la chance dans le second. On connaît l'objection « scientifique » qui vise, à l'entendre, à terrasser la fable : nulle archive n'atteste la réalité de ces prétendus faits, sans doute issus d'une personnalité narcissique et victime d'un délire de persécution. Pour relever immédiatement la mauvaise foi de la petite musique d'insinuation du doute : les conditions des luttes d'alors et la nature de l'objectif n'incitaient guère à la rédaction, au passage par l'écrit dactylographié assorti de doubles dus à l'époque aux feuilles carbone...Lorsqu'il s'est agi de liquider physiquement Georges Guingouin, tout comme lorsqu'aujourd'hui se programme un assassinat politique, c'est à la fameuse formule latine des pages roses du dictionnaire Larousse qu'on a recours : verba volant, scripta manent...

2-Diffamer fut le moyen privilégié de « l'affaire Guingouin » de l'après deuxième guerre mondiale, conjugué encore avec une tentative d'assassinat à la prison de Brive. Il est vrai que s'agissant de celle-ci, là encore l'archive fait défaut et que certains, en bonne méthode scientifique, nourrissent la plus grande méfiance à l'égard des rares témoignages...afin de laisser suinter l'idée qu'on a sans doute encore affaire aux inventions d'un esprit délirant dominé par la paranoïa... Reste que beaucoup a désormais été écrit sur l'affaire, et on doit se souvenir de quelques uns des chefs d'accusation provenant d'horizons divers que tout opposait sauf la détestation de Guingouin : détournement d'argent, complicité de crime de droit commun, crimes de masse à la Libération par exemple. Excusez du peu...Le crime contre l'Humanité venait d'être inventé à Nüremberg, les persécuteurs de Guingouin ont manqué d'à-propos. Ce qui n'est pas douteux, c'est que les meilleurs experts en infamie sont les infâmes eux-mêmes, et qu'ils se recrutent et se reconnaissent par delà les diverses coteries. Inaugurée en 1953, la tentative de diffamation s'achèvera piteusement en 1959 par le prononcé d'un non-lieu, à peine enregistré par les médias d'alors tandis qu'ils s'étaient déchaînés en 1953. Mais six années de calomnies distillées, cette fois dûment fondées sur de belles archives qui abondent – policières, sans doute, et établies par des policiers vichyssois qui avaient pourchassé Guingouin pendant la guerre- n'ont pas suffi à disqualifier l'obsédant gêneur pourtant redevenu simple instituteur loin du Limousin. Au fond, l'archive en tant que telle informe peut-être davantage sur son auteur et la commande qui pèse sur lui que sur la complétude du fait en cause.

3-Oublier. Ou plutôt faire oublier, redoutable stratégie. Diffamer était quelque peu affaire de vengeance, qui est mauvaise conseillère, faire oublier est infini-

ment plus subtil, et faillit bien réussir. Pour de multiples raisons, qui se préoccupe encore de Georges Guingouin dans les années soixante ? Alors, beaucoup ont pu imaginer avec soulagement qu'ils avaient enfin triomphé, et que la page était définitivement tournée. 1974 fut pour eux une triste année, celle de l'édition de « Quatre ans de lutte sur le sol limousin¹ », sorte de résurgence du phénix Guingouin. Une génération plus jeune se rapprocha alors progressivement du Grand, individus marqués par l'événement de mai 68. S'en suivirent jusqu'à aujourd'hui éditions, publications, travaux, dans le plus grand nombre de registres, depuis les sciences sociales jusqu'aux arts plastiques et la littérature en passant par le film documentaire. Opiniâtement la figure de Georges Guingouin revenait ainsi à la lumière, entérinant l'échec de la stratégie de l'oubli.

4-D'où le recours contemporain à la minoration, qui vaut un peu aveu de retraite stratégique, mais stratégie fondée sur une aura de scientificité alléguée qui récuse (et non pas réfute) tout ce qui a pu être produit précédemment, donné implicitement pour magma mythologique sans grande substance, sinon celle de la tromperie, volontaire ou inconsciente d'elle-même. A la vérité cette tentative, en soi, n'est pas neuve. (D'où un second recours aux pages roses : non nova, sed nove) Elle était chuchotée depuis longtemps par ceux (et leurs héritiers) qui n'ayant guère brillé par leurs initiatives aux temps où l'engagement effectif pouvait coûter cher, recoururent à un jésuitisme exonérateur articulé sur le rationalisme supposé d'une position d'attentisme qui, escomptant tout des Américains et des Russes (la « vraie guerre »), donnait à voir comme irrationnel sinon nuisible un engagement personnel hic et nunc dans le combat. Telle a été en particulier la position de beaucoup de hiérarques de la SFIO locale qui parvinrent rapidement à écarter les socialistes authentiquement résistants qui contrôlèrent la fédération pendant une brève période après la Libération. Ce furent les mêmes, qui à côté d'autres (PCF, partis de droite, mais pas le RPF) oeuvrèrent activement dans les stratégies de diffamation et d'oubli.

Mais aujourd'hui c'est bien la proclamation dirimante de scientificité qu'il convient d'interroger dans le champ des sciences sociales dont l'histoire fait partie pour sa part et sa part seulement, sauf à l'imaginer « science des sciences », ce qui reconduirait dans les parages du mythe et du délire de toute puissance. Il est ainsi utile de ne pas perdre de vue que l'épistémologie invite à beaucoup en rabattre sur l'espoir initial qui escomptait établir la même forme de scientificité pour les sciences sociales que celle qui prévalait pour les sciences dites exactes. Le privilège des sciences exactes classiques tient en leur possibilité de produire des démonstrations valides toutes choses égales par ailleurs, tandis que les sciences sociales ont pour instrument, une fois les faits établis le mieux possible par le recours à l'ensemble des sources et travaux, l'argumentation ou si on préfère l'interprétation. Il n'y a pas là hiérarchie, mais incommensurabilité des champs de recherche. Or, une argumentation rationnelle en vaut une autre (voyez par exemple l'œuvre de Charles Perelman sur la rhétorique). Songeons par exemple à la sociologie, à propos des destins ou trajets scolaires. Selon qu'on lit Pierre Bourdieu ou Raymond Boudon, aussi sociologues « notoires » l'un que l'autre, aussi diplômés l'un que l'autre et qui ont travaillé sur ce thème, on observera que les principes explicatifs qui charpentent les arguments sont fortement dis-

sonants : effets de positions de classe pour l'un, calcul rationnel pour l'autre rendent compte des parcours scolaires. Pensons aussi aux historiens, à propos par exemple de la recherche sur la première guerre mondiale, qui se divisent, arguments à l'appui, entre tenants de la contrainte sur les soldats appelés, et partisans du consentement. Et ces divergences radicales d'interprétation prospèrent à travers le respect des règles de méthode qui constituent sans doute la spécificité de chaque science sociale, aucune n'étant hiérarchiquement soumise à d'autres. Pour le reste, il y a des sociologues, des historiens, agrégés en écoles sujettes aux effets de mode, et qui au mieux nourrissent des controverses qui peuvent être fructueuses. Dès lors, c'est témoigner de beaucoup d'orgueil « scientifique », fort éloigné de l'humilité qui sied à la recherche consciente de son incomplétude par nature, que de se prévaloir de sa spécialité pour par exemple tenter de délégitimer on ne sait quelle « légende » ou « mythe » en arguant énoncer le vrai définitif. Au surplus, en renvoyant ces catégories au statut de fables pour enfants, on avoue implicitement les limites de sa propre démarche, voire son enfermement disciplinaire : à lire Gilbert Durand, René Girard, Jean Starobinski, Georges Dumézil, Mircea Eliade et d'autres, vient à la conscience que le mythe est chose fort sérieuse, souvent fondement du rapport des hommes à leurs semblables et à la nature. Faire du mythe une pure et simple mystification c'est tricher sur les mots, suggérer une synonymie erronée. Sans espoir de convaincre beaucoup, mais afin de donner à penser, il n'est peut-être pas déplacé de rappeler alors le mot d'un sulfureux « facteur d'histoire » qui devait savoir par expérience ce dont il parlait : « Dans toute l'histoire il y a un quart de réalité et trois quarts au moins d'imagination, et ce n'est point sa partie imaginaire qui a agi le moins puissamment sur les hommes » (Michel Bakounine)... Sur les hommes qui font l'histoire...

Il a pu être tenté de montrer en quoi la vie de Georges Guingouin renferme un sens qui l'inscrit dans les grands mythes fondateurs de l'Humanité, par delà sa simple historiographie. La philosophie, et plus particulièrement la philosophie politique, sont alors bien plus aptes à rendre compte du phénomène qu'une quelconque science sociale séparée, sectorielle, pour autant utile lorsqu'il s'agit de tenter d'établir des faits et d'en tirer des arguments explicatifs, ces derniers sous réserve d'inventaire².

Tout incline en définitive à penser que la stratégie de minoration (qui concerne ici Georges Guingouin, mais qui vise depuis longtemps le maquis limousin en tant que tel) connaîtra le sort de celles qui l'ont précédée. Au demeurant un raisonnement a contrario suggère l'idée que les différentes formes d'acharnement visant Georges Guingouin ne font et ne feront, à raison de leur suspecte constance, qu'attirer toujours plus l'attention de ceux qui ont à cœur de comprendre intimement.

Certes il est loin le temps où James Agee et Walker Evans donnaient leur bouleversant (tiens, voilà un adjectif qui n'est guère scientifique...) « Louons maintenant les grands hommes » (sociologie ? anthropologie ? littérature ? hybridation ?) qui a été publié en France dans la prestigieuse collection Terre humaine. On sait qu'Agee a exigé que les photographies d'Evans figurent en tête du livre,

sans légende, car elles n'étaient pas des « illustrations », mais qu'à les scruter longtemps on apprendait autant qu'à la lecture de ses textes. Manière de suggérer que ce que penserait au fond, toute colère rentrée, Georges Guingouin de tout ça, c'est un photographe qui l'a le mieux entrevu : soit à regarder le cliché du Grand, souriant largement et sereinement, saisi par Xavier Lambours, dans *Figures du Limousin* (textes de Pierre Maclouf, édité par Herscher et Lucien Souny, 1987)

Gérard Monédiaire **Professeur émérite des Universités**

1 Un ouvrage à l'analyse plus difficile qu'il n'y paraît initialement, et qui en appellerait aux études littéraires. A l'inverse de ce qui est souvent prétendu –une sorte de Guerre des Gaules à l'échelle cantonale-, l'hypothèse qui voit dans le style un exercice constant d'humilité mériterait d'être approfondie. Outre la volonté, qui ne devrait pas déplaire à la démarche historique, d'établir les faits et leur chronologie avec un souci d'extrême précision, on peut penser que la forme distanciée à travers laquelle Guingouin parle de lui à la troisième personne du singulier, loin de parodier César, avoue une très forte réticence de l'auteur, insensible à tout romantisme, à l'égard de l'utilisation du « je », dans une sorte de continuité pascalienne du « moi est haïssable (...) parce qu'il est injuste et se fait le centre de tout ». Cette hypothèse peut-être renforcée par le soin mis par Guingouin à rendre à chacun ce qui lui revient, en s'attachant à citer nommément à de multiples reprises des obscurs et sans grade, dont les actes n'auraient autrement eu aucune chance de retenir l'attention de la grande histoire. Cette préoccupation constante (peu compréhensible pour beaucoup : qu'est ce que ça peut bien faire que dans telle action, étaient présents Jean Meyer ou Pierre Villachou ? Et la sanction de tomber : vague chronique ethnographique...) peut être rapprochée de la forme narrative spontanée partagée par les maquisards et légaux du maquis. Ceux qui ont enquêté auprès des témoins de cette période n'ont pu qu'être frappés par cette même volonté de n'omettre personne, en nommant explicitement qui avait participé à chaque action. Au point parfois d'en suspendre la relation du témoignage jusqu'à ce que le souvenir revienne. Ce souci, procédant ensemble de l'art de conter dans les sociétés traditionnelles et de la volonté de rendre justice, est assez proche de l'idée orwellienne de « décence commune ».

2 Encore faut-il que le chercheur se montre à la hauteur de la rigueur scientifique dont il se prévaut, ce qui se traduit par une robuste exigence de précision bannissant toute superficialité, la défaillance risquant de ruiner le propos tout entier. On pense ici à un ouvrage dédié aux « Maquis et faux maquis », intéressant à plusieurs titres, mais comportant au moins deux inexactitudes lourdes relatives à l'histoire de Guingouin. En faisant parler Henri Nanot (*Scènes de la vie du maquis*, première édition : imprimerie nouvelle, pas de date indiquée), le nom étant mal orthographié dans le texte (Nano) mais correctement dans la bibliographie, l'auteur le présente comme « l'un des lieutenants de Georges Guingouin » (p. 52) Or, sans rien retirer de la valeur et peut-être du génie du malheureux Nanot, jamais il n'a été un « lieutenant » du colonel Guingouin pendant le maquis, mais un maquisard « ordinaire » et courageux. La lecture de la page 23 du livre autobiographique de Nanot suffit à s'en persuader, si besoin était : il raconte que « Chopine » (H. Nanot) une fois équipé et armé de neuf, « il fut assez audacieux pour demander au colonel un revolver. « Les 2ème classe n'y ont pas droit » lui répondit celui-ci. Ailleurs (p. 132) l'auteur, à propos de l'emprisonnement de Guingouin à Brive lors de « l'affaire » colporte sans examen la thèse politico-policrière selon laquelle « Maltraité par ses gardiens, il tenta de se suicider ». Il a été définitivement fait litière, enquête approfondie à l'appui, de la fable de la tentative de suicide de Guingouin par le journaliste Michel Taubmann (*L'affaire Guingouin*, édité par Lucien Souny, 1994, lire notamment p. 29 et s.). Bref : en matière de mythologie et d'histoire, on en vient à se demander si la plus grande sagesse n'est pas exprimée par Ambrose Bierce dans son *Dictionnaire du diable* (1911), à l'entrée « Mythologie : n. Ensemble des croyances d'un peuple primitif concernant ses origines, sa préhistoire, ses héros, ses dieux, etc., à ne pas confondre avec les récits véridiques qui sont inventés par la suite »...